



La Boîte Documents

L'image de l'immigré en France dans la chanson kabyle à travers la revue *EDB*

Amar Ammouden

DANS **ÉTUDES ET DOCUMENTS BERBÈRES** 2018/1 (N° 39-40), PAGES 87 À 95
ÉDITIONS **LA BOITE À DOCUMENTS**

ISSN 0295-5245

ISBN 9782843160387

DOI 10.3917/edb.039.0087

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-etudes-et-documents-berberes-2018-1-page-87.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour La Boîte à Documents.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'IMAGE DE L'IMMIGRÉ EN FRANCE DANS LA CHANSON KABYLE À TRAVERS LA REVUE *EDB*

par
Amar Ammouden

La question de l'immigration occupe la part du lion des débats actuels dans tous les domaines, alors qu'elle constituait un sujet secondaire avant les années 1990. Les flux migratoires considérables vers l'Europe au cours de ces trente dernières années, l'immigration clandestine, le chômage qui a atteint des proportions alarmantes, mais aussi la recrudescence des actes terroristes, ont réussi à propulser cette question au-devant de la scène sociopolitique et économique. Ainsi, une étude approfondie du phénomène s'impose. Il nous semble que la chanson, étant bel et bien l'expression d'un peuple, peut nous aider à le comprendre et à dessiner une image assez nette de l'immigré. Dans cet exposé, nous allons donc d'abord présenter l'immigré vu par sa famille, puis l'immigré vu par lui-même, ensuite l'immigré vu par les gens de son village et enfin l'immigré vu par les citoyens français. Cela essentiellement à travers les études consacrées à la chanson kabyle de l'immigration dans la revue *Études et Documents Berbères*.

I. L'IMMIGRÉ VU PAR SA FAMILLE

La plupart des duos dans la chanson kabyle ancienne évoquent le départ en France du mari, laissant derrière lui la femme qui souffre en silence. En plus de la douleur de la séparation qui dure souvent plusieurs années, la femme doit assumer pleinement son rôle de femme, mais aussi celui de l'homme. « La femme laissée en Kabylie exécute tous les travaux des femmes rurales, elle engrange l'herbe, élève du bétail, entretient des oliviers et récolte les figues et les olives » (Sayad, 2017b : 164). C'est pourquoi, dans ces duos, les termes suivants reviennent souvent : *lexdee* et *leyder* (trahison), *ayurru* (leurre, donner de faux-espoirs), *yeğğa-yi* (il m'a laissée abandonnée), *iruh* (il est parti). Il est parti, veut dire aussi qu'il s'est perdu, qu'il s'est égaré. De même, il l'a laissée veut dire qu'il l'a délaissée, qu'il l'a abandonnée » (Zineb Ali-Benali, 2012 :

57). Dans l'une des chansons les plus connues d'Ait Meslayen, intitulée *Yelsa-d tacacit* (Il a mis sa chéchia), la femme s'exclame :

<i>Teğğid-iyi hezneɣ</i>	Tu m'as laissée seule avec mes chagrins
<i>Wagi d lmenk^wer</i>	C'est la pire des injustices
<i>Ayen acu xedmey</i>	Je n'ai pourtant fait aucun mal
<i>Yak d-iri leyder</i>	La trahison, tu sais, est un péché

De même, Aldjia Outaleb (2013 : 87) évoque la douloureuse rupture, la déchirure vécue par la femme dont le mari prend le chemin de l'exil, si bien exprimée par les chanteuses Hanifa et Cherifa. Cette dernière chante ces vers, oh combien poignants, extraits de sa belle chanson *Azerzur* (L'étourneau) :

<i>Ah ay azerzur</i>	Ô bel étourneau
<i>Tebe-it yer l babur</i>	Rattrape-le sur le bateau
<i>In-as i wacu i y-iyur</i>	Dis-lui pourquoi il m'a trahie

Par ailleurs, les femmes des émigrés doivent continuer à marcher sur des braises et à taire leur douleur, puisqu'elles doivent aussi faire face aux mauvaises langues et se mettre à l'abri des regards qui restent constamment braqués sur elles. En effet, « elles sont devenues les gardiennes de l'honneur conjugal, des traditions et de la pudeur pendant que les hommes se distraient et s'amusent avec les femmes occasionnelles » (Ibri, 2015 : 209). Pour cela, la femme doit s'entourer d'un maximum de précautions et elle n'a pas droit à l'erreur. Par exemple, « elle n'a pas plus le droit de se faire belle, même pour elle-même, pour satisfaire une coquetterie » (Sayad, 2017b : 161). En dépit de toutes ces précautions, elle est souvent pointée du doigt et elle n'a pas échappé aux médisances de son entourage. Djedjiga, dans un duo avec Belkhir Mohand Akli, intitulé *D kečč iy iğgan* (C'est toi qui m'as délaissée) chante :

<i>Uyal-ed ay uziɣin</i>	Reviens Ô beau garçon
<i>Qq^wel-d yer ɣur-i</i>	Reviens vers moi
<i>Ṭtaḍšant tezyiwin</i>	Je suis la risée des femmes de mon âge
<i>Ur seiy lwali</i>	Je demeure sans tuteur

La chanteuse Nouara peine aussi à dissimuler sa souffrance quand elle entend que les voisins évoquent le terme « amjah » (l'égaré en terre d'exil) quand ils parlent de son mari. L'attente est pénible et la médisance blesse les cœurs. Elle exprime cela avec beaucoup d'amertume dans la chanson *A win i rujaɣ atas* (Ô toi que j'ai tant attendu) :

<i>A win i rujaɣ atas</i>	Ô toi que j'ai tant attendu
<i>Ugadeɣ zzman a k-iyur</i>	Je crains que les jours te trahissent
<i>Aql-i heɣbey id d wass</i>	J'attends nuit et jour
<i>Melmi ara ferzen lumur</i>	Que les brumes se dissipent
<i>Aɣwiḥ yezga di lweswas</i>	Mon âme est plongée dans les tourments
<i>Sebrɛɣ qerhen-iyi lehduɣ</i>	Je résiste aux paroles blessantes

En dépit de cette trahison, la femme ne tient pas rancune à son mari et attend patiemment, courageusement, inlassablement son retour. Noura, en duo avec Kamel Hamadi, lance ce soupir dans la chanson intitulée *Ruḥ Ṛebbi ad isahel* (Vas en paix) :

<i>Ruḥ a tafat n wallen-iw</i>	Va, ô lumière de mes yeux
<i>Yelha ssmah gar-aney</i>	Le pardon entre nous s'impose
<i>Lyiba-k tegzem ul-iw</i>	Ton absence me fait fondre le cœur
<i>Ad qqimey wehd-i uḍney</i>	Je resterai seule à souffrir

Dans la chanson « A win irujay atas » (Ô toi que j'ai tant attendu), la chanteuse Nouara patiente et pardonne, même si elle sait que la patience a des limites : *Mi nniy i medden efiy-as/ Nekk ul-iw yerḡa lehq-is* (Je dis aux autres que je te pardonne/ Mais mon attente a atteint ses limites).

Évidemment, nous entendons aussi les plaintes des femmes qui ne peuvent plus attendre, qui ont trop enduré. Cheikh Lhasnaoui, qui se distingue par le fait qu'il prête souvent sa voix aux femmes qui n'avaient souvent pas le droit à la parole, encore moins à la contestation, pour qu'elles disent haut et fort ce qu'elles pensent habituellement tout bas, chante dans une chanson intitulée *Truḥed teḡḡid-iyi* (Tu es parti et tu m'as abandonnée) : *Truḥed teḡḡid-iyi/ Zewḡey fell-ak ccah* (Tu es parti et tu m'as abandonnée/ Je me suis remariée, tant pis).

Bahia Farah, dans un duo avec Slimane Azem, intitulé *Atas ay šebrey* (Ma patience a trop duré), a également brandi cette menace après avoir exprimé la peine profonde qu'elle ressentait et dévoilé la plaie inguérissable qu'elle portait dans son cœur, ce cœur meurtri par la longue absence de l'être cher, ce cœur qui a perdu tout espoir d'un avenir radieux :

<i>Zriy yemmut zzeḥr-iw</i>	Je sais que mon sort est lugubre
<i>Ṭṭarray kan s wul-iw</i>	Je refoule tout dans mon cœur
<i>Iččur yebya ad ifelleq</i>	Il déborde et veut exploser
<i>Atas ay šebrey</i>	Ma patience a trop duré
<i>A d-truḥed ney ad zewḡey</i>	Reviens ou je me remarie

À chaque fois, l'homme se contente de répondre par ces expressions : « C'est la destinée », « C'est la volonté divine », « Je n'y puis rien », « La subsistance oblige », « La brume se dissipera un jour », « Je serai de retour un jour ».

II. L'IMMIGRÉ VU PAR LUI-MÊME

L'immigré se voit souvent comme un homme dont l'esprit s'égare, comme un homme sans discernement. Il ne peut que se considérer comme tel, lui qui est éprouvé par les affres de l'exil, et qui continue à les subir sans réagir, sans

tenter d'y mettre fin. Le chanteur Mohand Ouzeggane, résume bien cette situation dans sa chanson intitulée *Init-as i yemma ezizen* (Dites à ma chère mère) :

<i>Init-as i yemma ezizen</i>	Dites à ma chère mère
<i>Mmi-m rray-is yetlef</i>	Que son fils a perdu la raison
<i>Ula d ifadden-iw urzen</i>	Même mes pieds sont ligotés
<i>Imi tawenza tcennef</i>	Puisque sombre est ma destinée
<i>A yemma yemma ezizen</i>	Mère, Ô ma chère mère
<i>Mmi-m rray-is yetlef</i>	Ton fils a perdu la raison

De même, Slimane Azem, miné par l'exil et l'errance dans les pays étrangers, terrassé par le travail pénible et l'exploitation, prie Dieu et les saints du pays pour qu'ils guident ses pas et qu'ils l'aident à recouvrer sa raison. Dans la chanson *D ayrib d aberrani* (Exilé et étranger) il dit :

<i>Ly^werba tejreh ul-iw</i>	L'exil blesse mon cœur
<i>Ccah ya rray-iw</i>	Bien fait pour ma raison défaillante
<i>Rwiγ anadi n tmura</i>	J'ai tant erré sur des terres étrangères
<i>Ya ṣṣalḥin n tmurt-iw</i>	Ô saints de mon pays
<i>Dawit-iyi leeql-iw</i>	Soignez mon esprit
<i>Melt-iyi iberdan tura</i>	Et montrez-moi les bons chemins

L'exilé considère d'ailleurs cette aventure comme une erreur de jeunesse (Ammouden : 2012 : 64). D'ailleurs, la majorité écrasante de ceux qui partent, comme nous l'avons déjà souligné, sont des jeunes qui n'ont pas une grande expérience de la vie, qui ne sont pas conseillés et orientés et qui font une plongée dans le précipice de l'inconnu. C'est ce qu'exprime Akli Yahiaten dans sa célèbre chanson *Jaḥey* (Je suis égaré en exil) :

<i>Jaḥey bezzaf d amezzyan</i>	Egaré en terre d'exil à la fleur de l'âge
<i>Wlac wa ara ay iḍebbren fell-i</i>	Je n'avais personne pour me conseiller
<i>Di tmura rwiγ lemḥan</i>	Sur les sols étrangers j'ai bu l'amertume
<i>D agujil mebla lwali</i>	Je suis orphelin et sans tuteur

Il n'est pas le seul à considérer ce départ en France comme une erreur de jeunesse, comme une décision peu réfléchie. Mohand Ouzeggane, dans une superbe chanson intitulée *Mačči d teṭṭin i kem-ṭṭuy* (Je ne t'ai pas oubliée), adresse ce message à sa tendre maman qui a le cœur fondu par le départ du cher fils :

<i>Mačči d teṭṭin i kem-ṭṭuy</i>	Non, je ne t'ai pas oubliée
<i>A yemma ezizen</i>	Ô ma chère et tendre maman
<i>Ly^werba akk^w d temzi</i>	L'exil et la jeunesse
<i>A y-ikellexen</i>	M'ont joué des tours
<i>A yemma ezizen</i>	Ô ma chère et tendre maman

L'immigré se déteste davantage lorsqu'il s'adonne à l'alcool et à la fréquentation des femmes, lorsqu'il oublie sa langue maternelle et sa religion, lorsqu'il s'habille et se comporte comme l'européen (Ammouden, 2017 : 36). Arezki Oultache se rend compte qu'il a tout perdu en perdant les préceptes de la religion musulmane : *Teḍra yid-i am uxemmas / Thuḡ ula d ddin-iw* (Je suis devenu esclave/ J'ai même renié ma religion). Quant à Taleb Rabah, dans sa belle et célèbre chanson intitulée *Ad yili Rebbi d mmi* (Que Dieu soit avec mon fils) regrette amèrement d'avoir oublié sa langue kabyle et de consommer des boissons alcoolisées :

<i>Rriy-ṭ i lweed n tissit</i>	Je suis devenu buveur invétéré
<i>Heddrey taṛumit</i>	Je parle en français
<i>Teεreq-iyi lluya-inu</i>	J'ai perdu l'usage de ma langue

Compte tenu de cette situation, la vie de l'exilé s'assimile à la mort. « Partir, c'est mourir un peu », disait le poète Edmond Haraucourt en 1890. Surtout quand l'absence dure des années, voire des dizaines d'années comme c'est le cas de plusieurs chanteurs Kabyles comme Cheikh El Hasnaoui et Slimane Azem. Ce dernier affirme dans *Temzi iruhen* (la jeunesse perdue) :

<i>Ly^werba d weltma-s n lmut</i>	La vie en exil est sœur de la mort
<i>Nekk jerbey-ṭ bb^wiy-d ṭṭbut</i>	Je l'ai vécue et j'en détiens la preuve
<i>S lweḥc akw d lemḥayen</i>	Tant d'angoisses et tant d'épreuves

Cela est bien confirmé par Kamal Hamadi qui établit également dans *Annay ya Rebbi a εḡaba* (Mon Dieu nous T'implorons) une analogie entre la mort et l'exil, cet exil qui entraîne forcément l'abandon des parents et des enfants :

<i>Annay ya Rebbi a εḡaba</i>	Ô Tout-Puissant nous T'implorons
<i>Aql-ay nebbehba</i>	Nous perdons la raison
<i>Ay turiḍ di twenziwin</i>	Que de choses sont gravées sur les fronts
<i>Lfiraq yer lmut yecba</i>	La séparation s'apparente à la mort
<i>Iydel-d rrehba</i>	Elle nous plonge dans la terreur
<i>A neḡḡ lehbab d lwaldin</i>	Nous abandonnons amis et parents

III. L'IMMIGRÉ VU PAR LES GENS DE SON VILLAGE

Les Algériens restés au pays ont surtout une image dépréciée de l'immigré qui enfreint les lois de l'immigration, celui qui transgresse la règle du retour cyclique vers les siens (Adli, 2012 : 28). Celui-ci est qualifié d'*amjah* (l'égaré, le perdu en terre d'exil). *Jjih* et *amjah* sont ainsi définis par Ali Sayad (2017a : 165) :

On est en plein cœur du *jjih* et celui qui en est pris se fait appeler *amjah*, c'est-à-dire l'homme en perdition, perdu pour les siens, perdu pour son pays, perdu égoïstement pour son plaisir narcissique. C'est celui qui, comme ensor-

celé (...), s'attache trop à soi-même, à sa personne, celui qui ne se préoccupe que de son intérêt, que de son plaisir, sans tenir compte des intérêts, des besoins des autres.

Selon Younes Adli (*ibid.*), « on peut positionner l'*amjah* par rapport à la famille mais également par rapport à la communauté villageoise pour le présenter comme la personne qui a sombré dans l'oubli, et par conséquent qui a failli ». La femme, les parents et les enfants se résignent à voir partir l'être qui leur est cher. En contrepartie, celui-ci doit avoir une attitude des plus correctes et ne pas céder aux tentations multiples et déviantes que lui impose Paris, la ville ensorcelante, la ville voleuse d'hommes. En effet, « "savoir vivre" rime avec renoncement et "juste milieu", où l'individu connaissant les règles de conduite convenues se consacre à l'essentiel. La dérive étant le lot de ceux qui n'ont pas le contrôle de leurs instincts » (Ould-Braham, 2012 : 13). Ceux-là, tous les membres de la famille, tous les villageois et tous les compagnons de l'exil les invitent à se réveiller de leur profonde léthargie. Chérifa chante ces vers célèbres pour rappeler à l'exilé que l'exil a aussi ses limites :

<i>Ay ayrib seu leqgel</i>	Exilé, sois lucide
<i>Nesla ijah rray-ik</i>	On dit que ton esprit s'égare
<i>Lγ^werba ur tejdum ara</i>	L'exil n'est pas éternel
<i>Asm'aa hudden wuglan-ik</i>	Tu rentreras édenté

Dans sa chanson intitulée *Ay ayrib* (Ô exilé), Taleb Rabah rappelle que son exil a trop duré, qu'il doit se réveiller de sa profonde léthargie avant qu'il ne soit trop tard, et, enfin, qu'il ne doit surtout pas oublier la famille laissée au pays :

<i>Ay ayrib yeğgan tamurt</i>	Exilé qui a abandonné son pays
<i>Açal-a eddan leɣwam</i>	Depuis des années déjà
<i>Ddunit-a tetbee-iṭ lmut</i>	La vie n'est pas éternelle ici-bas
<i>Gas dewwer-d udem-ik s axxam</i>	Regarde du côté de ta famille

Le même conseil est donné par le chanteur Mohand Said Oubelaid à l'immigré oublieux, dans sa chanson intitulée *Ma tecfid* (souviens-toi) :

<i>Ahya bnadem a gma issin</i>	Homme, mon frère, sois lucide
<i>Berka-k timdinin</i>	Cesse d'errer sur des sols étrangers
<i>I k-inefēen d axxam-ik</i>	Seule compte ta famille

IV. L'IMMIGRÉ VU PAR LES CITOYENS FRANÇAIS

Quoi qu'il fasse, où qu'il aille, l'immigré algérien en France reste un étranger aux yeux des autres. Cette réalité semble toucher au plus profond de lui-même le chanteur Akli Yahiaten qui chante dans *Jaḥey* (Égaré en exil) :

<i>Karhen-iyi medden irk^welli</i>	Tout le monde me hait
<i>Ulac i wumi xedmey ccer</i>	Je n'ai pourtant rien fait
<i>Qqaren-as d aberṛani</i>	Pour eux je demeure l'étranger
<i>Yusa-d akkin si lebḥer</i>	Venu d'outre-Méditerranée
<i>Nekk umney lašel-iw d Aqbayli</i>	Moi je sais que je suis Kabyle
<i>Anef i leebd a gma ad yehder</i>	Laisse Ô frère l'homme parler

Pis encore, il est parfois déshumanisé et traité de manière avilissante. Nous pensons par exemple à la manière avec laquelle les premiers contingents d'immigrés marocains sont sélectionnés par un ancien militaire pour travailler dans les mines françaises : « Les candidats passent devant lui, le torse nu pour un premier tri. Destinés à effectuer un travail de force, l'extraction du charbon au fond de la mine, ils sont sélectionnés à partir de leur apparence physique » (El Moujahid, 2012 : 121). La situation s'est améliorée depuis, mais les citoyens français continuent à considérer les immigrés algériens uniquement comme des paires de bras ayant pour unique mission la construction de la France, surtout avant les années 1970. L'image de l'immigré est souvent celle d'un jeune célibataire, sans aucun niveau d'instruction et sans aucune qualification, appelé à exercer un métier ingrat, « ce dur et âpre travail d'une population émigrée dans la sidérurgie, la mine, l'industrie automobile, le bâtiment et les grands travaux » (Sayad, 2017b : 157). C'est cette triste réalité que décrit le chanteur Kamal Hamadi dans une chanson intitulée *Annay ya Rēbbi* (Ô mon Dieu), qui dresse une fresque des plus complètes et des plus fidèles du vécu de l'immigré kabyle en France :

<i>Mlaley wid nemyussan</i>	J'ai rencontré les miens
<i>Afen-iyi-d amkan</i>	Qui m'ont trouvé cet emploi
<i>Lx^wedma ssag^wren medden</i>	Que personne ne veut exercer
<i>Iteddu lweqt ur iban</i>	Le temps qui coule est incertain
<i>Ṭṭyawalen wussan</i>	Les jours passent vite
<i>Ma d leḡyub d lebda feryen</i>	Et les poches restent vides

Son quotidien ressemble à celui de Slimane Azem, décrit par Youcef Nacib dans l'ouvrage qu'il consacre au poète : « En 1942 donc, Slimane est à Paris. La capitale le fascine et pourtant le job est rude. Lui qui est habitué à vivre au village au grand air, le voici confiné dans des tunnels et des souterrains huit heures par jour dans le métro » (Nacib, 2009 : 36). Le poète en garde une trace indélébile dans sa célébrissime chanson *A Muḥ a Muḥ* (Moh Ô Moh) :

<i>Annay a Sidi Rēbbi</i>	Ô mon Dieu je T'implore
<i>A lḥanin ay ameezuz</i>	Le Clément, Ô Toi que nous adorons
<i>Temṣi-inu truḥ d ak^werfi</i>	Ma jeunesse est faite de corvées
<i>Deg^wmitṛu daxel uderbuz</i>	Dans les abîmes du métro
<i>Lpari tehkem fell-i</i>	Paris exerce sur moi sa magie
<i>Waqila tesēa leḥruz</i>	Elle possède des amulettes

V. CONCLUSION

En guise de conclusion, il faut dire que la chanson kabyle, notamment avant les années 1970, nous dépeint souvent une image dépréciée de l'immigré. C'est toujours celui qui a trahi la compagne de sa vie, qui a abandonné ses parents, sa femme et ses enfants, qui s'est égaré en terre d'exil et qui a oublié son pays natal. La femme laissée au pays et les gens de son village l'implorent de mettre fin aux longues années d'exil et de retourner vers ses parents, la compagne de sa vie et ses enfants. Il répond souvent qu'il n'y peut rien, que c'est sa sombre destinée, qu'un jour les brumes et les ténèbres se dissiperont. Armelle Gaulier (2015 : 73) résume bien la situation : « Écrites entre la France et l'Algérie dans l'immédiat après-guerre et jusqu'en 1980, ces chansons, composées par des immigrés maghrébins sont de véritables chroniques de leur vie quotidienne ». Ainsi, quand Cheikh Lhasnaoui affirme que « *ly^werba tuæer* » (terrible est l'exil) ou quand Slimane Azem apparente à la mort la vie de l'exilé : *ly^werba d weltmas n lmut*, on comprend aisément qu'il ne s'agit pas seulement d'expressions vides de sens. Même si la situation de l'immigré semble connaître une légère amélioration par rapport à celle des années soixante et soixante-dix, il faut dire que l'exil demeure redoutable et que les jeunes d'aujourd'hui doivent réfléchir deux fois avant de plonger dans cet abîme sombre, profond et incertain.

Amar AMMOUDEN

Université de Béjaïa

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADLI, Younes, (2012), « *L'amjah* ou l'image dépréciée de l'émigré, à travers quelques interprètes kabyles ». Dans OULD-BRAHAM Ouahmi (coord.), *Études et Documents Berbères*, n° 31, pp. 27-33.
- ALI-BENALI, Zineb, (2012), « Chants de la multiple absence. La berceuse de l'exil ». Dans OULD-BRAHAM Ouahmi (coord.), *Études et Documents Berbères*, n° 31, pp. 53-61.
- AMMOUDEN, Amar, (2012), « L'exil dans la chanson de l'immigration ». Dans OULD-BRAHAM Ouahmi (coord.), *Études et Documents Berbères*, n° 31, pp. 63-72.
- AMMOUDEN, Amar, (2017), « La recherche sur la chanson berbère de l'exil dans *Études et Documents Berbères* ». Dans OULD-BRAHAM Ouahmi (coord.), *Études et Documents Berbères* n° 37, pp. 33-41.
- EL MOUDJAHID, El Houssaïn, (2012), « L'immigration dans les chansons d'expression amazighe : vision édenique et représentation dantesque ». Dans OULD-BRAHAM Ouahmi (coord.), *Études et Documents Berbères*, n° 31, pp. 117-126.
- GAULIER, Armelle, (2015), « Chansons de France, chansons de l'immigration maghrébine. Étude de l'album *Origines contrôlées* », *Afrique contemporaine*, n° 254, V.2, p. 73-87. Url : <https://www.cairn.info/revue-afrique-contemporaine-2015-2-page-73.htm>
- IBRI, Saliha, (2015), « Le chanteur kabyle El Hasnaoui : exil et immigration ». Dans OULD-BRAHAM Ouahmi (coord.), *Études et Documents Berbères*, n° 34, pp. 199-210.

- NACIB, Youcef, (2002), *Slimane Azem : le poète*, Alger, Éditions Zyriab.
- OULD-BRAHAM, Ouahmi, (2012), « Pour une histoire sociale de la chanson kabyle en immigration (1930-1973) », *Études et Documents Berbères*, n° 31, pp. 9-25.
- OUTALEB, Aldjia, (2013), « Sur le thème de l'émigration, chanté par les artistes kabyles en exil, entre les années 1930 et 1970 ». Dans OULD-BRAHAM Ouahmi (coord.), *Études et Documents Berbères*, n° 32, pp. 81-89.
- SAYAD, Ali, (2017), « Le pays, la mer et la femme dans la poésie kabyle de l'exil (deuxième partie) ». Dans OULD-BRAHAM Ouahmi (coord.), *Études et Documents Berbères*, n° 37, pp. 159-177.
- SAYAD, Ali, (2017), « Le pays, la mer et la femme dans la poésie kabyle de l'exil (Troisième partie) ». Dans OULD-BRAHAM Ouahmi (coord.), *Études et Documents Berbères*, n° 38, pp. 149-171.